Ta voix dans ma cuisine

Toutes les histoires ne devraient pas passer à l'antenne



Laura Bellini

Ta voix dans ma cuisine

Toutes les histoires ne devraient pas passer à l'antenne

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904626

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - La voix qui ne connaissait pas le silence 12
Chapitre 2 - Les règles autour d'une même table 25
Chapitre 3 - Quand les micros se taisent 39
Chapitre 4 - En dehors des heures de travail 50
Chapitre 5 - Le droit de dire non 62
Chapitre 6 - Le goût du premier baiser 73
Chapitre 7 - Ce qui demeure entre les mots 85
Chapitre 8 - Un endroit où l'on n'a pas besoin de faire semblant 97
Chapitre 9 - Les voix qui méritent d'être préservées 107
Chapitre 10 - Reste jusqu'au matin 119
Chapitre 11 - Une place pour deux 132
Chapitre 12 - L'histoire que je n'ai pas cédée 144
Chapitre 13 - Le prix d'une bonne idée 154
Chapitre 14 - Tout ce que nous n'avions pas dit 165
Chapitre 15 - L'histoire qu'il n'avait pas le droit de raconter 177
Chapitre 16 - Le silence entre les fenêtres 189
Chapitre 17 - Avec mes propres mots 198
Chapitre 18 - Ce qu'il a refusé de livrer à l'antenne 209
Chapitre 19 - Mon histoire, à mes conditions 220
Chapitre 20 - À notre table 232

INTRO

À vingt-trois heures quarante-sept, la voix d'un inconnu déclara, de l'autre côté de la cour, que les conversations les plus importantes d'une vie avaient lieu autour d'une table de cuisine.

À cet instant, je me tenais pieds nus sur le carrelage froid, un couteau dans une main et une moitié de citron dans l'autre. Sur le plan de travail, sept feuilles étaient couvertes de corrections, tandis qu'un gâteau achevait de cuire dans le four. Un gâteau que je n'avais nullement l'intention de servir à qui que ce soit. Faire de la pâtisserie à cette heure était ma manière de gérer les échéances. Au lieu d'imaginer une catastrophe professionnelle, je pesais de la farine. Au lieu de consulter mes mails pour la vingtième fois, je battais des œufs.

Ce soir-là, j'avais particulièrement besoin de faire de la pâtisserie.

Dans trois jours, je devais présenter à une maison d'édition le concept définitif de mon propre livre consacré à la cuisine familiale. Après quinze années passées à corriger les recettes des autres, à sauver des séances photo désastreuses et à convaincre des auteurs qu'un verre de farine n'était pas une unité de mesure universelle, j'avais enfin obtenu la possibilité de signer un livre de mon nom.

Berenika Żak. Trente-sept ans. Éditrice culinaire capable de détecter des proportions mal indiquées à la seule odeur d'un gâteau, mais incapable d'expliquer à sa mère pourquoi, depuis deux ans, elle ne venait plus déjeuner le dimanche.

Heureusement, ce deuxième point ne devait pas figurer dans mon dossier éditorial.

— La table familiale n'est pas un meuble, déclara l'homme de l'autre côté de la cour. C'est l'endroit où les gens cessent de faire semblant de tout maîtriser.

Je posai mon couteau.

— Pas tout le monde, marmonnai-je.

Ma table était précisément l'endroit où je tentais de reprendre le contrôle de tout.

J'habitais au deuxième étage d'un vieil immeuble du quartier de Nadodrze, à Wrocław. Ma cuisine donnait sur une cour étroite qui séparait notre bâtiment de celui d'en face. La distance entre les fenêtres était si faible qu'au fil des années, j'avais appris à reconnaître les habitudes de mes voisins. La vieille dame du rez-de-chaussée arrosait ses fleurs à six heures du matin. L'étudiant du troisième ne jouait de la guitare que lorsqu'il recevait de la visite. Et depuis une semaine, dans l'appartement situé exactement en face de ma fenêtre, quelqu'un avait installé un studio d'enregistrement nocturne.

Au début, cela ne m'avait pas particulièrement dérangée. Une voix douce, un petit indicatif musical, parfois un rire. C'était toujours mieux que l'ancien locataire, qui regardait des matchs tous les soirs avec une ferveur telle qu'on aurait cru qu'il était personnellement responsable du résultat.

Mais ce soir, la voix parlait de cuisines.

De mes cuisines.

Et surtout, elle était magnifique.

Cette découverte avait quelque chose de profondément agaçant.

L'homme possédait une voix grave et posée, avec une façon bien particulière de marquer les silences. Il ne se

précipitait jamais vers la phrase suivante, comme s'il savait que quelqu'un, de l'autre côté, l'attendrait. Il ne cherchait pas à paraître intelligent. Il parlait comme s'il racontait une histoire à une seule personne, assise tout près de lui.

J'entrebâillai moins la fenêtre.

La voix disparut.

Pendant deux minutes, je travaillai dans le silence tant espéré, corrigeant une phrase sur les recettes familiales. Puis je m'aperçus que je n'avais absolument aucun souvenir de ce que je venais de lire.

Je rouvris la fenêtre.

— ... parce que, parfois, l'ingrédient le plus important est celui que personne ne mentionne dans la recette.

Je levai les yeux au ciel.

— Par exemple, la bonne quantité de beurre, lançai-je un peu trop fort.

Le silence tomba de l'autre côté de la cour.

Je me figeai, mon demi-citron toujours à la main.

— Le beurre ? demanda l'homme.

Je regardai vers la fenêtre voisine. Une petite lampe éclairait la pièce. Je distinguais une partie d'une bibliothèque, un micro fixé sur un bras articulé et la silhouette d'un homme penché sur un bureau.

— Absolument, le beurre, répondis-je, puisque j'avais déjà ouvert la bouche et que battre en retraite aurait été encore plus embarrassant.

La silhouette releva la tête.

— Voilà une interprétation intéressante de l'intimité humaine.

— Mais qui a fait ses preuves.

J'entendis un rire. Bref, surpris, dépourvu de toute cette élégance radiophonique.

— Je suis en plein enregistrement, me prévint-il.

— Et moi, j'essaie de travailler.

— Nous nous gênons donc mutuellement dans l'exercice de nos professions.

— À cette différence près que moi, je travaille dans ma propre cuisine.

— Moi aussi.

Ce fut seulement alors que je remarquai le carrelage derrière lui et les casseroles suspendues au-dessus d'un plan de travail. Le micro était posé sur la table de la cuisine, près d'une tasse et d'un carnet ouvert.

Je ne m'y attendais pas. Je m'étais imaginé un studio professionnel, du matériel coûteux et un homme parlant d'authenticité depuis une pièce tapissée de panneaux acoustiques.

À la place, je découvrais quelqu'un qui enregistrait dans une cuisine aussi petite que la mienne.

— Puis-je vous demander ce que vous préparez ? reprit-il.

— Non.

— Je comprends. Secret professionnel.

— Un gâteau au citron.

— Vous venez pourtant de me le dire.

— Pour mettre fin à cette conversation.

Il éclata de rire une nouvelle fois.

J'aurais dû fermer la fenêtre. Me retourner, sortir mon gâteau du four et me remettre à mon texte. Au lieu de cela, je posai les mains sur le rebord de la fenêtre.

L'homme se leva et s'approcha. Il portait une chemise sombre dont les manches étaient retroussées. À la lumière chaude de la lampe, je remarquai quelques cheveux gris au niveau des tempes et un visage davantage intéressant que classiquement beau. Il me regardait droit dans les yeux, sans gêne, mais sans cette assurance envahissante que certains hommes confondaient avec le charme.

— Ariel, se présenta-t-il. Ariel Róg.

Son nom me sembla familier.

— Berenika Żak.

— Bonsoir, madame Berenika.

— Il est presque minuit.

— Dans ce cas, je vous souhaite un bon début de journée pour demain.

Je souris avant même d'avoir décidé si j'en avais envie.

La minuterie du four retentit à l'intérieur de mon appartement. Je tournai la tête et, lorsque je regardai de nouveau par la fenêtre, Ariel était toujours là.

— Votre gâteau, me rappela-t-il.

— Je sais.

— Ne m'en voulez pas s'il brûle.

— Je n'ai pas encore décidé.

Je sortis le moule, le posai sur une grille et contemplai un instant la surface parfaitement uniforme et dorée. C'était réussi. Au moins une chose, ce soir-là, s'était déroulée exactement comme je l'avais prévu.

Lorsque je revins à la fenêtre, mon voisin était déjà assis devant son micro.

— Je peux vous poser une dernière question ? lança-t-il.

— Cela dépend de la question.

— Pour qui avez-vous préparé ce gâteau ?

Je regardai ma table vide. La deuxième tasse que je gardais au fond d'un placard depuis des mois. Mon téléphone, posé face contre la table pour ne pas voir apparaître un nouveau message de ma mère.

— Pour moi, répondis-je.

Ma voix manquait de l'assurance que j'avais voulu lui donner.

Ariel ne fit aucun commentaire. Il hocha simplement la tête.

— C'est une bonne raison.

Ce qui me surprit, ce fut qu'il ne demanda pas pourquoi j'étais seule. Il ne plaisanta pas sur les gourmandises nocturnes et ne réclama pas non plus une part de gâteau. Il accepta ma réponse comme si elle n'avait besoin d'aucune justification.

Je me détournai de la fenêtre et m'assis à ma table.

Sur la première page de mon projet figurait un titre provisoire : « Les recettes qui restent ». En dessous, j'avais noté des idées de chapitres consacrés aux plats transmis de génération en génération. Chaque recette devait être accompagnée d'une courte histoire, mais aucune de ces histoires ne devait provenir de ma propre vie.

Je savais parfaitement pourquoi j'avais choisi cette structure.

Deux ans auparavant, j'avais accepté de raconter à quelqu'un un dîner familial qui avait tout changé. Mes paroles étaient parvenues beaucoup plus loin qu'elles n'auraient dû. Depuis, je choisissais avec prudence non seulement les personnes à qui je parlais, mais aussi les souvenirs auxquels j'acceptais de donner une voix.

À présent, je voulais créer quelque chose qui m'appartienne. Un livre dans lequel je serais la seule à décider de ce qui figurerait entre les couvertures.

L'écran de mon téléphone s'alluma. Un message de mon amie Marta.

N'oublie pas, demain à neuf heures, ton éditrice t'appelle. Et Berenika ? Cette fois, ne laisse personne s'approprier ton histoire.

Je relus le message deux fois.

Dehors, Ariel commença un nouvel enregistrement. Cette fois, sa voix était plus douce, presque intime.

— Tout ce qui s'est passé autour d'une table n'a pas forcément besoin d'être raconté. Parfois, il suffit que quelqu'un vienne s'y asseoir et écoute vraiment.

Je m'approchai une nouvelle fois de la fenêtre.

Ariel me remarqua, retira son casque et coupa son micro.

— Je vous dérange ? demanda-t-il.

J'avais une réponse raisonnable toute prête. Je pouvais lui demander de terminer ses enregistrements plus tôt. Je pouvais fermer la fenêtre, retourner à mon projet et oublier cet homme qui habitait l'immeuble d'en face.

À la place, je désignai le micro.

— Vous croyez vraiment ce que vous venez de dire ?

— Chaque mot.

— Même si l'histoire appartient à quelqu'un qui n'a absolument aucune envie de la raconter ?

Son visage devint sérieux. Pendant quelques instants, seul le bruit d'un tramway circulant dans une rue lointaine traversa l'espace entre nos fenêtres.

— Alors, il faut savoir quand arrêter de poser des questions, répondit-il.

Je le regardai plus longtemps qu'il n'aurait été convenable de regarder un inconnu.

J'avais envie de le croire. Et ce qui m'inquiétait davantage encore, c'était que j'avais envie d'entendre sa voix une nouvelle fois.

— Et vous, vous savez vous arrêter ? demandai-je.

Chapitre 1 - La voix qui ne connaissait pas le silence

Le lendemain matin, je découvris que l'homme de l'immeuble d'en face possédait non seulement une voix exceptionnellement agréable, mais aussi la détestable habitude d'occuper les pensées des autres.

Il était huit heures dix-sept. Assise devant mon ordinateur portable, une tasse de café refroidi à la main, je relisais une dernière fois ma présentation destinée à la maison d'édition. Sur l'écran défilaient des photographies de tables familiales, de recettes manuscrites et de plats censés avoir l'air d'avoir été préparés par de vraies personnes, et non par un styliste culinaire armé d'une pince à épiler. Tout avait été soigneusement peaufiné. J'avais même choisi les couleurs des diapositives pour qu'elles évoquent la chaleur d'une cuisine familiale.

Et pourtant, depuis cinq minutes, je me demandais si Ariel Róg savait réellement s'arrêter de poser des questions.

La veille au soir, il ne m'avait pas répondu immédiatement. Il avait contemplé ma fenêtre un instant avant de dire :

— J'apprends.

Puis il m'avait souhaité une bonne nuit et avait refermé sa fenêtre.

J'aurais dû considérer notre conversation comme terminée. Au lieu de cela, j'avais recherché son nom sur Internet.

Quarante-deux ans. Animateur de podcasts et auteur de reportages sonores. Il présentait une émission populaire

intitulée « Entre les mots », dans laquelle il interrogeait des gens sur des événements apparemment ordinaires. Il avait la réputation de savoir faire émerger des histoires extraordinaires des conversations les plus anodines.

J'avais également trouvé un court extrait d'une interview qu'il avait accordée un an auparavant.

« Le plus intéressant, c'est ce que les gens ne veulent pas dire au début. »

J'avais interrompu la vidéo à mi-parcours.

À présent, assise à ma propre table, j'essayais de me convaincre que tout cela n'avait aucune importance. Cet homme habitait en face. Je préparais un livre. Nos existences n'avaient aucune raison de se croiser.

À neuf heures, mon éditrice m'appela.

— Berenika, j'ai une bonne nouvelle et une autre un peu plus compliquée, annonça Joanna Mirecka avant même que j'aie eu le temps de la saluer.

Joanna s'exprimait toujours ainsi lorsqu'elle cherchait à dissimuler une mauvaise nouvelle sous une couche d'enthousiasme.

— Commence par la bonne.

— La direction a approuvé l'orientation de ton livre.

Pendant une seconde, je restai immobile.

— Vraiment ?

— Vraiment. L'idée des recettes familiales et des histoires liées à la cuisine leur plaît beaucoup. Mais ils voudraient un lancement promotionnel plus fort. Quelque chose qui permettrait au public de te découvrir avant même la sortie du livre.

— Je peux préparer une série d'articles.

— Nous pensions plutôt à l'audio.

Je regardai vers la fenêtre.

— À l'audio ?

— Une courte émission. Quelques épisodes consacrés aux tables familiales. Des conversations, des souvenirs, de la cuisine. Nous sommes en contact avec une productrice qui cherche justement un projet de ce genre.

Un nouveau message apparut sur mon ordinateur. Joanna venait de m'envoyer un document intitulé « Les tables où l'on reste — proposition de pilote ».

Sous le titre de l'émission figurait le nom de son présentateur.

Ariel Róg.

Je fermai les yeux.

— C'est une plaisanterie ?

— Quoi ?

— Rien. C'est simplement que je connais ce nom.

— Tant mieux. Ariel obtient d'excellents résultats. Sa productrice cherche quelqu'un capable de garantir la crédibilité culinaire du projet, et nous avons besoin de promouvoir ton livre. C'est une association naturelle.

— Je n'accepterai pas de raconter ma vie privée.

Joanna soupira.

— Personne ne te demande de le faire.

— Dans ce cas, je veux que ce soit écrit noir sur blanc.

— Berenika, je comprends tes précautions. Mais avant de rejeter quoi que ce soit, rencontre-les. Cela pourrait être une très belle opportunité.

Après notre conversation, je contemplai longuement le document. La date limite de présentation de mon livre restait inchangée. La décision de le publier également. L'émission devait être un projet complémentaire, mais son succès pouvait déterminer l'attention que la maison d'édition accorderait à mon premier ouvrage.

Je n'aimais pas ce genre d'arrangement. Surtout lorsque quelqu'un le présentait comme une chance évidente.

À dix heures vingt, je reçus un message d'un numéro inconnu.

« Bonjour, madame Berenika. Joanna Mirecka m'a transmis vos coordonnées. Pourrions-nous discuter du projet ? Ariel Róg. »

Je répondis immédiatement.

« Nous pouvons en discuter. À condition que vous n'enregistriez pas cette fois-ci. »

Sa réponse arriva quelques secondes plus tard.

« Promis. Sauf si vous exigez des preuves. »

Je ne voulais pas sourire.

Je souris quand même.

Nous nous retrouvâmes le jour même, à seize heures, dans un petit café de la rue Łokietka. J'avais choisi un endroit neutre, doté de grandes fenêtres et de tables suffisamment espacées pour permettre une conversation sans public.

J'arrivai dix minutes en avance. Je posai sur la table mon carnet, mon téléphone et une version imprimée du projet. J'avais préparé des questions sur le format de l'émission, le calendrier, les droits liés aux enregistrements et les modalités de validation des contenus.

En revanche, je n'étais absolument pas préparée à voir Ariel en plein jour.

Il arriva à l'heure, vêtu d'un pantalon sombre et d'un pull clair sous un manteau ouvert. Il était plus grand que je ne l'avais imaginé en le regardant depuis ma fenêtre. Il avait les épaules larges, les yeux légèrement fatigués et des cheveux qu'il coiffait manifestement avec les doigts plutôt qu'avec un peigne.

Il s'arrêta devant ma table.

— Madame Berenika ?

— Monsieur Ariel.

— Après notre conversation d'hier à travers la cour, j'ai l'impression que nous pourrions nous passer des formalités.

— Après notre conversation d'hier, j'ai plutôt l'impression que nous devrions les respecter avec une attention particulière.

Il sourit et retira son manteau.

— Remarque raisonnable.

Il s'assit en face de moi et je remarquai qu'il ne posa pas son téléphone sur la table. Il le glissa dans sa poche avant de commander un café.

Je ne sais pas pourquoi ce détail attira mon attention. Peut-être parce que, depuis la veille, je considérais les micros comme des objets capables de prendre à une

personne bien davantage qu'elle n'avait l'intention de donner.

— Commençons par l'essentiel, déclarai-je. Je ne veux pas devenir le personnage principal de cette émission.

Ariel se redressa légèrement contre le dossier de sa chaise.

— Et quel rôle souhaiteriez-vous y jouer ?

— Celui de conseillère éditoriale spécialisée. Je peux élaborer les recettes, discuter avec les participants avant les enregistrements, vérifier les faits. Je peux même proposer des sujets. Mais je ne veux pas que ma vie devienne le contenu du programme.

— Je comprends.

— Tant mieux.

— Je n'ai pas encore dit que j'étais d'accord.

Je haussai les sourcils.

— Pardon ?

— Je veux créer une émission vivante. Pas une collection de témoignages débarrassés de toute émotion. Si nous invitons des gens à parler de cuisine, nous devons accepter qu'ils parlent aussi d'amour, de perte, de honte et de choses qu'on ne peut pas organiser comme une recette.

— Cela ne signifie pas que nous ayons le droit d'utiliser tout ce qu'ils disent.

— Bien sûr que non.

— Pourtant, à vous entendre, c'est précisément ce qui relève de l'intime qui vous intéresse le plus.

Il se pencha en avant, les avant-bras appuyés sur la table.

— Ce qui m'intéresse, c'est ce qui est vrai.

— La vie privée aussi est une réalité.

Pendant un instant, nous nous regardâmes sans rien dire. Il ne détourna pas les yeux et ne tenta pas de désamorcer mon objection par une plaisanterie.

— Vous avez raison, finit-il par dire. Seulement, pour moi, une bonne émission ne peut pas se réduire à une publicité pour un livre. Elle doit avoir son propre sens. Si nous travaillons ensemble, je ne peux pas vous promettre que toutes les questions dérangeantes seront supprimées.

— Et moi, je ne peux pas vous promettre d'y répondre.

— Ce n'est d'ailleurs pas ce que j'attends.

La serveuse apporta nos cafés. Ariel déplaça sa tasse pour faire de la place à mon dossier, qui occupait presque la moitié de la table.

— Vous me montrez votre concept ?

Pendant les minutes suivantes, je lui présentai mon projet, en essayant de ne pas prêter attention à la concentration avec laquelle il m'écoutait. Il ne m'interrompit pas. Il ne consulta pas sa montre. Lorsque je lui montrai les photographies, il se pencha pour les examiner avec un intérêt que je ne parvenais pas à attribuer à la simple politesse professionnelle.

Il arrêta son doigt au-dessus de la photographie d'une vieille table en bois.

— Pourquoi celle-ci ?

— Parce qu'elle est imparfaite. On voit les marques laissées par des plats chauds, les rayures, une tache de vin. Quelqu'un a réellement vécu autour de cette table.

— Et ne s'est pas contenté de poser pour une photographie.

— Exactement.

— Alors je crois que nous voulons faire la même chose.

Je le regardai avec prudence.

— Je n'en suis pas certaine.

— Vous voulez montrer de vraies cuisines. Je veux entendre de vraies conversations. Ce n'est pas nécessairement contradictoire.

— Tant que nous n'oublions pas à qui appartiennent ces conversations.

Il hocha la tête.

— Très bien. Établissons des règles.

Il sortit un carnet. Sur la première page figuraient quelques phrases tracées d'une écriture minuscule. Je n'en distinguai qu'un fragment : « La table comme lieu de mémoire. Non pas la nostalgie, mais le choix de ce qui demeure. »

Plus bas, le mot « silence » était souligné deux fois.

— Nous commencerons par trois entretiens tests, proposa-t-il. Sans aucune publication. Nous verrons si le format fonctionne.

— Et si les gens sont capables de garder le moindre secret en votre présence.

Il rit doucement.

— Vous me considérez vraiment comme une menace ?

— Je vous considère comme un homme qui gagne sa vie en racontant les histoires des autres.

— C'est une définition assez sévère.

— Mais pas complètement fausse.

Il m'observa un instant, puis referma son carnet.

— Et vous, vous corrigez professionnellement les recettes des autres. Les auteurs sont-ils toujours ravis lorsque vous leur annoncez qu'ils ont commis une erreur ?

— Généralement, non.

— Pourtant, vous le faites quand même.

— Parce que sinon, les lecteurs ratent leur gâteau.

— Dans ce cas, nous croyons tous les deux qu'il faut parfois dire aux gens des choses qu'ils n'ont pas envie d'entendre.

Je n'appréciai guère que son argument soit pertinent.

J'appréciai encore moins qu'il l'ait formulé avec un sourire qui ne comportait pas la moindre trace de triomphe.

À dix-sept heures trente, nous quittâmes le café. Des nuages s'amoncelaient au-dessus de Wrocław et l'air sentait les pavés mouillés. Nous marchions dans la même direction, puisque nos immeubles n'étaient séparés que par une petite cour.

— Puis-je vous demander pourquoi vous avez attendu si longtemps avant d'écrire votre propre livre ? demanda Ariel.

— Parce que, jusque-là, j'étais occupée à faire les livres des autres.

— C'est une réponse professionnelle.

— Vous attendiez une réponse personnelle ?

— J'étais curieux.

— La curiosité n'est pas toujours une raison suffisante pour poser une question.

Il accepta ma remarque sans protester.

Nous passâmes devant une petite boulangerie d'où s'échappait une odeur de pain frais. Il s'arrêta devant la vitrine, mais n'entra pas.

— Vous savez ce qui m'a intéressé dans votre idée ? demanda-t-il.

— J'espère que c'est la qualité des recettes.

— Aussi. Mais surtout le fait que vous n'essayiez pas de convaincre les gens de ce à quoi devrait ressembler une maison idéale.

Je tournai la tête vers lui.

— Je ne crois pas aux foyers parfaits.

— Moi non plus.

Il avait prononcé ces mots calmement, mais quelque chose dans sa voix m'empêcha de lui demander pourquoi.

Nous nous arrêtâmes devant le portail de mon immeuble. Ariel désigna le bâtiment voisin.

— Si j'avais su que vous habitiez aussi près, je vous aurais proposé de nous retrouver autour d'une table de cuisine.

— Cela aurait été un peu trop littéral.

— Mais plus économique.

— Et moins neutre.

— La neutralité compte beaucoup pour vous ?

Je réfléchis quelques instants.

— Ce qui compte, c'est de pouvoir décider moi-même du moment où elle cesse d'être nécessaire.

Ariel retrouva son sérieux.

— C'est une condition honnête.

Je ne savais pas s'il parlait encore de notre travail.

Avant que je puisse répondre, son téléphone sonna dans la poche de son manteau. Il regarda l'écran et serra brièvement les lèvres.

— Je dois répondre. C'est ma productrice.

Il s'éloigna de quelques pas. Je ne cherchai pas à écouter, mais je remarquai que sa posture détendue s'était soudain raidie. La conversation fut brève. Lorsqu'il revint, il arborait de nouveau une expression courtoise et professionnelle.

— Nous avons obtenu une date pour présenter le concept du pilote, annonça-t-il. Dans deux semaines.

— Déjà ?

— Plus tôt que prévu.

— Et si je refusais de participer ?

— Il me faudrait trouver une autre solution.

Il avait répondu sans chercher à me faire pression. Malgré cela, je ressentis soudain le poids d'une décision que je n'avais pas encore prise.

— Je vous enverrai demain une proposition de règles, annonçai-je.

— Très bien.

— Et je ne veux plus d'enregistrements nocturnes audibles depuis mon appartement.

Il sourit.

— Ça, je peux vous le promettre tout de suite.

Pendant un moment, nous restâmes face à face dans l'air frais de l'après-midi. De près, je distinguais les petites rides au coin de ses yeux et une fine cicatrice sur son menton. Il

n'avait pas le visage d'un homme qui savait toujours quoi dire. Plutôt celui de quelqu'un qui avait appris à chercher patiemment les mots justes.

— Berenika, dit-il plus doucement.

C'était la première fois qu'il prononçait mon prénom sans aucune formule de politesse.

— Oui ?

— Je n'aimerais pas que notre collaboration commence avec l'idée que je cherche à vous prendre quelque chose.

Je mis un moment à répondre.

— Alors ne me prenez rien.

Il inclina la tête.

Nous nous séparâmes devant nos portes respectives.

Le soir, je reçus un message de sa part.

« Je vous envoie une première description de l'émission. Et une question sans rapport avec le travail : votre gâteau au citron était-il réussi ? »

J'ouvris la pièce jointe. La première page portait le titre : « Autour d'une même table ».

En dessous figurait cette phrase : « Conversations sur ce que les gens choisissent de garder pour eux et ce qu'ils décident de raconter. »

Je la relus plusieurs fois.

Puis je répondis :

« Le gâteau était parfait. Quant à l'émission, nous avons encore beaucoup de choses à régler. »

Sa réponse apparut presque immédiatement.

« Les meilleures choses prennent du temps. »

Je regardai ma cuisine vide. La deuxième tasse posée sur l'égouttoir depuis le matin. La fenêtre derrière laquelle aucune lumière ne brillait encore.

Pour la première fois depuis longtemps, le silence ne me semblait plus être uniquement quelque chose dont j'avais besoin.

Je me demandai si je n'avais pas également commencé à attendre que quelqu'un vienne le rompre.

Chapitre 2 - Les règles autour d'une même table

Le vendredi matin, j'envoyai à Ariel un document intitulé « Conditions de collaboration ».

Il comptait quatre pages.

Marta, à qui je l'avais montré auparavant, le lut entièrement pendant notre petit déjeuner hebdomadaire dans un petit café près de la place Bema. Lorsqu'elle eut terminé, elle posa son téléphone et me regarda avec un mélange d'admiration et d'amusement.

— Berenika, tu n'as pas rédigé des règles. Tu as écrit une constitution.

— Je voulais éviter les malentendus.

— À l'article six, paragraphe trois, tu interdis l'utilisation de propos entendus fortuitement.

— À juste titre.

— À l'article huit, tu définis une procédure de suppression des enregistrements.

— À juste titre également.

— Et à l'article dix, tu précises qu'aucune des parties ne peut interpréter le silence comme un consentement.

— Tu trouves ça drôle ?

Marta posa son téléphone.

— Non. Ce qui est drôle, c'est que depuis dix minutes, tu me parles de sa voix, de ses yeux et de sa façon d'écouter, puis tu me montres un document avec lequel tu essaies de te protéger contre le risque de tomber amoureuse.